

SUR LA VIE PSYCHIQUE DU VIEUX

Ce titre pourrait impliquer de vous parler des différentes sortes de démences séniles, ce que je ne ferai pas. Je choisis de vous faire part du monde interne du vieux, en commençant par une parole de Michel-Ange : « *Dieu a donné une sœur au souvenir et elle s'appelle l'espérance* ».

Un jour, un patient demande : « *Quand commence l'enfance ?* ». Aujourd'hui, avec vous, je me demande : « *Quand commence la vieillesse ?* ». Comme le raconte Léautaud : « *Je m'amuse à vieillir, c'est une occupation de tous les instants* ». Mais, après tout, pourquoi ne pas penser que ce qui vieillit, ce n'est pas le locataire mais le logement ? Un vieux est défini par son âge administratif. Mais certains sont vieux depuis toujours. Ils traversent leur vie comme une longue vieillesse. Et certains autres sont jeunes et restent jeunes. Je souhaite que ce texte échappe à la distinction habituelle vieux/jeunes, celle qui recouvre la distinction morts/vivants. J'espère au contraire évoquer différentes façons d'être vivants.

Notre représentation du vieux varie beaucoup, d'une société à l'autre, d'un temps à l'autre. Dans *Louise Amour*, Christian Bobin fait dire à un personnage : « *La vieillesse est une merveille qui n'intéresse personne, comme un chef d'œuvre dans un musée où personne n'irait* ».

Au Japon, une légende raconte comment le vieillard, à la fin de sa vie, décide de se faire conduire par son fils à la « montagne aux chênes », à Narayama, pour y être déposé au pied d'un chêne ou d'un rocher et attendre d'y mourir. Pour le vieux, accomplir ce voyage au seuil de la mort, est une forme de dignité. Pour le fils, accompagner son parent est un devoir filial.

Louis-Vincent Thomas raconte qu'en Afrique, le vieillard dément n'est pas celui qui est perdu, désorienté puisqu'on dit de lui : « *Il parle déjà avec les Ancêtres et nous ne pouvons pas encore comprendre ce langage* ». Et le vieillard sourd n'est pas celui qui n'entend plus rien, mais celui qui -déjà si grand- ne peut plus percevoir les voix qui viennent de si bas.

Je veux ajouter que, de toutes les parties de notre corps, et de toutes ses fonctions, une seule ne vieillit pas. C'est l'inconscient. Même s'il disparaît dans l'amnésie -dans certaines amnésies-, il ne vieillit pas. Il meurt avec la mort physique, ou avec la mort psychique de la démence. Il n'est pas transformé par le vieillissement. Il maintient le sentiment de notre identité, celui de notre permanence d'être.

Je veux partager avec vous quelques réflexions sur la relation particulière du vieux avec l'amour, le temps et la mort.

Pour évoquer sa relation à l'amour, je vous livre un passage des *Soldats de Salamine* de Javier Cercas. Un homme, journaliste et écrivain, rend visite à un ancien soldat républicain, communiste catalan, considéré comme un héros de la guerre civile. Il a maintenant 85 ans. Il est en maison de retraite, sans famille. Au moment où le jeune journaliste venu l'interviewer longuement s'apprête à monter dans le taxi qui le ramène chez lui, le vieil homme lui dit :

- « *Puis-je vous demander un service ?* »
- « *Tout ce que vous voulez* », répond le journaliste.
- « *Alors, dit le vieil homme, ça fait des années que je ne serre plus personne dans mes bras.* »
- Le journaliste poursuit : « *J'entendis le bruit de sa canne tombant sur le trottoir, je sentis que ses bras énormes me serraient et que les miens parvenaient à peine à l'enlacer, je me sentis très petit et très fragile, je perçus l'odeur de médicaments, d'années d'enfermement, de légumes bouillis, et surtout l'odeur de la vieillesse. Nous nous lâchâmes, il reprit sa canne et me poussa vers le taxi.* »

A ce texte, peu de choses à ajouter, sinon ceci : les vieux sont des enfants qui nous viennent au fur et à mesure que nous vieillissons. Ils sont notre avenir. Les vieux sont des mendiants, des mendiants d'amour (« Ignace, mendiant d'amour », c'est ainsi qu'Ignace de Loyola signait ses lettres).

Dans *Le pigeon*, Suskin décrit ce genre de mendiant : « *Il manquait tant d'amour depuis la mort de son vieux pigeon, qu'il était prêt à tomber amoureux de la première mouche qui entrerait dans son appartement.* »

A quelle intimité a encore accès le vieux ?

- Plus à l'intimité du quotidien partagé puisque, le plus souvent, il vit seul.
- Plus à l'intimité d'un autre corps, son physique ne le permet plus, ne suscite plus ni désir, ni tendresse physique.
- Reste l'intimité psychique, le partage des émotions, des sentiments, des pensées, avec ses familiers et ses amis.
- Sinon, il reste à mendier l'affection, à mendier pour la recevoir et, même, à mendier pour la donner.

Le rapport à l'amour est bouleversé, même s'il ne l'est que progressivement.

Le rapport au temps l'est également. Entre la mort et nous, il y a du temps mais, pour le vieux, il y en a de moins en moins, tellement moins que la notion même d'avenir lui devient étrange. Le futur devient le

lendemain. Le temps de l'attente se raccourcit. Dans *L'insécurité du territoire*, Paul Virilio se demande : « *Qu'attendrons-nous lorsque nous n'aurons plus besoin d'attendre pour arriver ?* »

Cette question se pose au vieux. Qu'attend celui qui n'a d'autre croyance que la certitude de mourir ? « *Même toi, peu à peu, tu as cessé d'être un désir et tu es devenu un souvenir... Le présent disparaît et tu deviens mémoire. L'avenir est une idée qui s'est détachée de moi.* » (*Océan mer*, Alessandro Baricco). Cette pensée juste signe la fin d'un amour, ou la fin d'une vie ou, plutôt, la disparition d'un avenir. Reste le présent.

Se savoir être en vie, se savoir faire partie de la vie, c'est le présent du vieux s'il reçoit la vie comme un don. Avoir comme vie le sentiment d'exister, le plaisir sensuel d'exister.

Etre dans la patience, dans l'attention, dans le présent du présent (comme la mémoire est le présent du passé, et comme l'attente est le présent de l'avenir, selon Saint Augustin). Comment va le vieux dans ce présent-là, dans cette vie-là réduite et tout entière concentrée dans ce présent ? Dans *Nelly et Monsieur Arnaud*, le vieil homme répond à sa femme : « *Ma fragilité a trouvé sa vitesse de croisière.* » Le vieux répond : j'aime le présent, j'aime le quotidien.

Entre la mort et nous, il y a du temps et il y a le désir de vivre. Mais la certitude de la fin de notre vie prend du poids avec les années. Beaucoup d'entre nous espèrent mourir vivants.

« *La fin de notre vie ne coïncide pas forcément avec le jour de notre mort. Pour certains, elle vient bien avant, mais pour celui qui est vraiment vivant, elle ne vient peut-être jamais.* » Puis, ajoute Bobin dans un autre texte (*La lumière du monde*) : « *Je voudrais arriver à la mort plus frais qu'un bébé, et mourir avec cet étonnement du bébé qu'on sort de l'eau.* »

C'était aussi la prière, plus sobre, de Winnicott : « *O Dieu, puissè-je être vivant quand je mourrai.* »

Donc, entre la mort et nous, il y a le désir de vivre : « *Là où la vie brûle, la mort vraiment n'est rien. Il n'y a rien d'autre, contre la mort, sauf ça : brûler la vie vraiment* » (*Les châteaux de la colère*, Alessandro Baricco).

Justement, ce que le vieux ne peut plus faire, c'est cela : brûler la vie. Ce qu'il peut faire, à partir de sa vie, c'est désirer mourir. C'est échapper à ce qui devient de la « non-vie ». Son désir de mourir est un réflexe de vie. Dans certains états, vouloir mourir est le vouloir le plus facile. Comme le Maître de go de Kawabata, le vieux se demande quelquefois avec perplexité : « *Je ne sais pas si je vais me tuer ou prendre un bain bien chaud.* »

D'ailleurs, qui n'a jamais eu envie de mourir pour rencontrer l'autre côté de la vie ? En somme, envie de mourir par curiosité, en espérant, avec Hubert Reeves, que : « *La mort a peut-être encore plus d'imagination que la vie.* »

Dr Guite Guérin, psychanalyste
Congrès Balint, Rennes 2004